

Témoignage de David Syfer

Publié dans J. Bouchet (dir.), *Résister à la Shoah*, Neuilly, Atlande, collection "Témoignages", 2019

À 86 ans depuis quelques jours, jamais je n'ai eu l'honneur de prendre la parole devant un parterre de personnes aussi choisies et qualifiées que vous l'êtes : ne soyez donc pas surpris si, par moment, vous perceviez mon émotion ou mon stress, moi dont les études se sont achevées au niveau de votre deuxième année de collège, première secondaire en Belgique.

Je suis invité en ma qualité de survivant, est-ce vraiment une qualité alors que pour moi il s'agit plutôt d'une tragédie d'avoir été, il y a plus de septante-cinq ans, un malheureux petit enfant juif caché qui a eu la chance insigne d'être sauvé par de modestes paysans auvergnats, aujourd'hui « Justes parmi les Nations », qui ignoraient sans doute qu'ils se mettaient et mettaient leurs enfants en danger de mort.

Je reviendrai sur ce que les « Justes » représentent pour moi et pour tous les enfants juifs rescapés grâce à eux.

Je suis aujourd'hui le vénérable patriarche d'une lignée d'encore deux enfants sur trois, de huit petits-enfants qui s'étagent entre 39 et 20 ans et de déjà six arrière-petits-enfants âgés de 15 ans à 2 mois. À propos de patriarche, François Englert, enfant juif caché de/en Belgique, né en novembre 1932, professeur émérite de l'Université Libre de Bruxelles et prix Nobel de physique 2013, cita, lors de son discours de réception à Stockholm, ce proverbe mexicain : « Ils ont voulu nous enterrer mais ils ignoraient que nous étions des graines ».

Avoir survécu aux nazis et être le patriarche d'une quatrième génération est ma plus belle et la plus significative victoire sur A. Hitler, les nazis, leurs séides, leurs affidés, victoire partagée et sans cesse commémorée par tous les survivants de la Shoah, et aussi victoire sur tous ceux qui, aujourd'hui, sans pudeur, insidieusement ou ouvertement, en visant d'autres boucs émissaires, dans d'autres conditions et formes, au moyen d'autres arguments, se réclament d'eux.

Je suis en effet un de ces rares enfants juifs sauvés, j'ignore combien le furent en France, mais en Belgique environ 6 500 d'entre ceux qui avaient au moins de 12 ans le 10 mai 1940.

25 267 Juifs de Belgique sur une population de 50 à 55 mille âmes furent déportés vers les camps de la mort par 28 convois partis de la Caserne Dossin, à Malines (l'équivalent du camp de Drancy en France). Seuls revinrent de l'enfer nazi 1 231 rescapés.

Comme les Juifs, les nazis traquèrent aussi les tziganes, en déportèrent de Belgique 351 ; 15 d'entre eux seulement revinrent.

Depuis la fin officielle de la guerre, je ne me déplace qu'avec, autour de moi les cendres et, jusqu'à la fin de mes jours en moi, le tragique souvenir du million et demi d'enfants juifs assassinés par les barbares nazis entre le 1er septembre 1939 et le 8 mai 1945 – un million et demi d'enfants parmi les six millions de Juifs anéantis – d'abord « à la main » au moyen de baïonnettes, fusils ou mitrailleuses, ensuite de manière artisanale, par gaz d'échappement refoulés dans l'arrière de camions spécialement aménagés et hermétiquement isolés et enfin, de façon tout à fait industrielle, dans les camps d'extermination massive que furent Auschwitz-Birkenau et tous les autres semblables, Sobibor, Maidanek, Treblinka, etc., au moyen du gaz Zyklon fabriqué par I.G. Farben, firme existante encore de nos jours sous les noms de Bayer et BASF.

Et à propos de ces 6 millions de Juifs assassinés, j'emprunte à mon ami Thomas Gergely, philosophe, professeur émérite de l'Université Libre de Bruxelles et actuel directeur du cercle Martin Buber à Bruxelles, le sombre calcul statistique qu'il fait : s'il fallait réserver une minute complète de silence, c'est-à-dire soixante secondes, pour chacun des six millions de Juifs assassinés pendant cette courte période de moins de 6 six ans, nous devrions nous taire onze années durant... Et si en outre nous décidions de donner, sans nous arrêter, un rang à chacun de ces Juifs assassinés, en commençant pas un, aucun d'entre nous n'arriverait à 150 000, car il serait mort avant, la bouche asséchée et la langue arrachée...

Outre la digression que je fais ici (j'en ferai d'autres), un saut dans le temps.

On m'a tout récemment demandé s'il était imaginable qu'une situation comme celle que j'ai vécue enfant, qui a vu anéantir six millions de Juifs, non pour ce qu'ils auraient fait, mais parce qu'ils étaient ce qu'ils étaient, Juifs, pouvait encore survenir.

Jusqu'en avril 1994, j'aurai répondu : « c'est totalement impossible ».

J'avais tort : le 7 avril 1994, j'ai malheureusement dû me rendre à l'évidence que c'était possible, que les leçons de l'histoire n'étaient pas, n'avaient peut-être jamais été, la préoccupation première des hommes : en moins de cent jours, plus de huit cent mille Tutsi seront assassinés au Rwanda « à la main », avec des machettes, manière pire qu'au tout début de la barbarie nazie, non pour ce qu'ils auraient pu faire mais parce qu'ils étaient ce qu'ils étaient, Tutsi.

Les Juifs ont traduit le mot grec holocauste par « Shoah », ou « catastrophe » en hébreu.

Raphaël Lemkin, juriste juif américain né en 1900, selon certains, à Lemberg en Austro-Hongrie, aujourd'hui Lviv en Ukraine, mais selon Wikipédia à Azyaryska en Biélorussie, a inventé, pour servir au procès de Nuremberg, le mot « génocide », ou assassinat d'une race (*genos* en grec), qui exprime l'horreur des camps d'extermination.

J'ignore par quel mot kinyarwanda les Rwandais ont traduit ou traduiront « holocauste » et s'ils inventeront dans leur langue l'équivalent de « génocide ». Je le leur souhaite car « quand il n'y a pas de mot pour désigner une chose, cette chose n'existe pas ».

Hersch Lauterpacht, autre juriste juif américain né par coïncidence, selon les mêmes, à Lemberg en 1897, mais pour Wikipédia à Jovkva, Ukraine, a quant à lui inventé le concept de « crime contre l'humanité », concept utilisé pour la première fois à Nuremberg pour juger 44 dignitaires nazis faits prisonniers.

« La barbarie ne meurt jamais » affirmait Simone Veil et les horreurs de 1939-1945 n'y ont hélas pas mis fin.

Et nouvelle digression de ma part.

Ininterrompus depuis le 8 mai 1945, tous les massacres perpétrés n'étaient ou ne sont pas des génocides : six cent mille Indonésiens en 1966 parce que communistes, deux millions de Cambodgiens en 1974 parce que... Mais parce que quoi donc ? Parce que non-Khmers rouges ? Parce que non-ruraux ? Plus de deux millions de Soudanais animistes au cours d'une guerre de 22 ans entre le Nord et le Sud du pays, jusqu'à présent six, sept ou huit cent mille Soudanais musulmans au Darfour, et je ne comptabilise ni les millions et millions de victimes des guerres fratricides, ethniques, coloniales, territoriales, économiques en Europe, Afrique, Asie, ni les millions d'autres assassinés dans les goulags, lao-gaï ou camps équivalents existant ailleurs dans le monde et les malheureuses victimes de torture en Amérique centrale et du Sud.

J'en reviens à mon histoire.

Jusqu'au 9 mai 1940, j'étais un petit enfant ordinaire comme n'importe quel autre petit enfant, trépignant d'impatience en attendant avec la fébrilité que vous devinez le beau gâteau d'anniversaire avec des bougies que maman allait faire le 26 du même mois pour mes 7 ans et les nombreux cadeaux que j'allais recevoir.

Le lendemain, 10 mai 1940, bien que n'étant pas devenu adulte d'un coup de baguette magique, j'étais néanmoins, et à jamais sorti de l'enfance.

Nous habitons Anvers où je suis né, deuxième plus grande ville de Belgique, à moins d'un kilomètre de la gare principale, Centraal Station, très important nœud ferroviaire immédiatement devenu, au Nord de la Belgique, la cible principale de l'envahisseur. Sans comprendre, j'entendais le fracas des bombes et des tirs de DCA. Je voyais aussi, par la fenêtre, des soldats en uniforme vert-de-gris portant fusil, bien différents des soldats que je voyais habituellement lors des parades.

Dans la semaine même de l'invasion ou celle qui suivit, maman et moi, avec mon frère, 20 ans et ma sœur 18, eux deux accompagnés de leur copine et copain respectifs, avons pris, dans un train de marchandises, en même temps que deux millions de Belges fuyant la guerre, ses atrocités, ses misères, le chemin de l'exode vers le Sud de la France : les exactions commises par les Boches en 1914-1918 étaient toujours vivaces dans la mémoire des plus de 35-40 ans...

Je fais ici une nouvelle parenthèse et me projette septante-neuf ans plus tard, ici et maintenant.

Alors que la France et les Français accueillirent très généreusement en 1940 ces deux millions de Belges fuyant les horreurs de la guerre, parmi lesquels ma famille et autres nombreux Juifs, je constate, avec

honte et une tristesse infinie que les pays de l'Union Européenne, dont le mien, ne sont pas – plus ? – capables, ou plutôt « refusent » d'accueillir quelques dizaines de milliers de pauvres gens jetés en exode sur les routes, fuyant la Syrie vers l'inconnu, éperdus de douleur et la peur au ventre, qualifiés par nos dirigeants du terme voulu injurieux de « migrants », alors qu'ils ne pensent qu'échapper à la guerre, aux massacres, à la famine et autres malheurs tout comme ma famille et moi quittions la Belgique en mai 1940.

Mais revenons à mon histoire.

Après plusieurs jours de voyage, quatre ou cinq, je ne sais plus, ponctués de nombreux arrêts, tant dus aux attaques en piqué des Stukas qui mitraillaient les civils pour susciter la terreur et provoquer la panique, que pour cause de ravitaillement (nourriture des passagers, eau, charbon, etc. pour la locomotive), nous arrivâmes à Toulouse.

Avant la traversée de la Loire, je n'ai su cela que bien plus tard, des officiers de l'armée polonaise en formation sous le commandement du général Anders, réquisitionnaient leurs compatriotes valides de 18 à 45 ans. Mon frère et mon futur beau-frère (tous deux nés en juillet 1920), durent descendre du train : nous étions Polonais et ils étaient dans la mauvaise tranche d'âge...

Vous le savez, mais il me paraît nécessaire de le rappeler, le général Anders et ses troupes, antisémites notoires mais fervents patriotes, et comme tous les Polonais farouchement antiallemands, ont, intégrés dans l'armée britannique commandée par le maréchal Montgomery, courageusement combattu les nazis.

Le terminus du train était, je vous l'ai dit, Toulouse : nous y arrivâmes à quatre, maman, ma sœur, Léa, l'amie de mon frère (raflée en septembre 1942 à Anvers, déportée à Auschwitz et assassinée dès son arrivée) et moi. Des cars attendaient à la gare pour nous conduire vers les villages alentour. Notre car nous déposa à Grépiac, 25 kilomètres plus au Sud, où une maisonnette du bourg fut mise à notre disposition par la municipalité.

Je ne parlais alors que le flamand et jusque maintenant, je n'ai aucun souvenir du comment j'ai pu, avec les enfants de l'école du village où ma sœur m'inscrivit immédiatement, franchir la barrière de la langue.

Après quelques semaines mon frère et mon futur beau-frère nous rejoignirent – comment nous ont-ils retrouvés ? Je l'ignore – et, travaillant dans les fermes avoisinantes manquant de bras, permirent d'améliorer l'ordinaire.

Le printemps et l'été 1940 furent extraordinairement beaux et jusqu'à la fin septembre, j'ai vécu à Grépiac un véritable temps de vacances : j'étais redevenu un enfant.

Après la promulgation du premier décret sur le statut des Juifs, en octobre 1940, les gendarmes de Vichy vinrent nous chercher, maman et moi, pour nous conduire au camp de Ressibidou d'où nous fûmes, peu après, transférés vers celui de Rivesaltes où étaient enfermés, depuis un an et plus, des réfugiés espagnols républicains.

Mon frère et Léa étaient repartis, début septembre, pour la Belgique, rejoignant la résistance qui s'y organisait ; mon frère sera reconnu résistant armé à partir de novembre 1940 et devint, en 1943, commandant en chef des Partisans Armés pour la région néerlandophone du pays (les Partisans Armés était la section communiste de la résistance, affiliée au Front de l'Indépendance, celui-ci regroupant toutes les organisations résistantes de Belgique).

Ma sœur, enceinte, et mon futur beau-frère, occupé dans une ferme, ne furent pas raflés, Vichy n'arrêtant pas, en 1940, les femmes enceintes, ni non plus les travailleurs indispensables aux travaux agricoles, fussent-ils juifs. Mais Vichy s'est, dès août 1942, acharné à rafler autant de Juifs que possible, y compris les enfants, ce que les nazis n'exigeaient pas au début.

Quels sont pour moi, avec mes yeux d'adulte, mes souvenirs de Rivesaltes ?

Le camp Joffre, dit camp de Rivesaltes, a été construit en 1935 pour y caserner un corps d'armée, mais avant la guerre n'a jamais servi comme tel.

C'était un ensemble de baraques en béton nu, couvertes de tôles, avec des vasistas haut placés et entre lesquelles étaient érigés sanitaires d'uniquement eau froide, et latrines. Ces baraques étaient garnies de châlits sur 3 niveaux et double accès, pouvant chacune abriter une centaine de personnes.

Dès 1937 ou 1938 ce camp accueillera des réfugiés espagnols républicains fuyant les hordes franquistes. Il a été bien rentabilisé depuis... Y ont été successivement enfermés, dès 1940, les Juifs non-français, en ce compris les Juifs étrangers installés en France depuis des décennies, puis, à partir de 1944, les prisonniers

de guerre allemands, ensuite les fellaghas algériens entre 1954 et 1962, suivis des harkis dès que ceux-ci durent fuir l'Algérie. Ultérieurement, et paraît-il jusqu'en 2007, d'autres prisonniers ou relégués y furent regroupés, les historiens présents rectifieront et/ou compléteront. Ce camp existe toujours, une partie servant enfin de caserne militaire, une autre constituant le Mémorial de Rivesaltes, inauguré en octobre 2017.

Et qu'y faisais-je ? Rien !

Pas de classes, aucun adulte ne faisant cours, les enfants laissés à l'abandon.

Avec les autres, je jouais sur les graviers entre les baraques. Les plus petits d'entre nous, j'en faisais partie, étaient autorisés à jouer hors des limites du camp où il y avait un semblant de verdure, les gardiens sachant que nous retournerions vite chez papa-maman dès que nous aurions faim, qu'il pleuvrait, ou ferait noir, ou froid, ...

Parfois, les gardiens, peut-être maris aimants, bons pères et soignant leur chien, n'avaient ni honte ni complexe à exciter les uns contre les autres adolescents espagnols et juifs pour qu'ils se battent : ils applaudissaient, comptaient les coups, n'intervenant que si la bagarre provoquée devenait dangereuse.

Nous les enfants devenions voleurs : tous les deux ou trois jours, un camion de ravitaillement non bâché apportait les victuailles des gardiens. Les enfants, petits et grands, courraient derrière, tentant de chaparder un fruit, un légume... Un jour, j'avais 8 ans, je fus rattrapé par un gardien et mis en prison. J'y restai quelques jours, dormant à même le béton, protégé du froid par une simple couverture de cheval. Un autre souvenir : les jours de « camion », les gardiens nous poursuivaient, armés de fouets que, pour nous faire peur, ils faisaient claquer ; un des enfants, courant moins vite, eut ainsi, d'un coup de fouet, la peau d'un genou entièrement arrachée, l'os mis à nu...

J'ai de nombreux autres souvenirs, toujours présents qui, malgré les années, ne cessent de me hanter ; je ne vous en conte que deux. Le premier, ce sont les séances de piqûres anti-diphthérie : c'étaient des injections faites de bas en haut sous l'omoplate par de soi-disant infirmiers et au moyen d'aiguilles trop grosses, première piqûre suivie de deux rappels à quinze jours d'intervalle ; cela se passait au plus fort de l'été et après chaque piqûre, j'eus de fortes fièvres pendant deux semaines. Je suis resté alité six semaines... Le second, c'est la visite de la Croix Rouge : cette organisation vérifiait si enfants étaient bien traités mais, au lieu d'arriver n'importe quand, elle annonça son passage deux ou trois semaines d'avance. La direction du camp put ainsi préparer un théâtre : une baraque fut entièrement nettoyée et murs chaulés, une longue table installée sur tréteaux, recouverte de nappes en papier blanc, un vrai repas servi : soupe consistante, accompagnée d'un gros quignon de bon pain blanc, poulet, pommes-de-terre, légumes verts et pour finir, dessert, le tout à consommer impérativement sur place. Les plus grands conviés à ce festin incitèrent les enfants, malgré l'ordre formel des gardiens, à conserver le pain pour les parents. Ils suggérèrent de lancer ce pain par les vasistas et dehors, d'autres le récupéreraient. Évidemment, les gardiens s'en sont vite aperçus et ont confisqué le pain. Nous fûmes donc prévenus de ne plus le faire, chacun devant chercher sa solution. Moi, futé comme vous pouvez l'imaginer, il suffit de me regarder, je la trouvai vite : je portais un pantalon de golf et mon idée géniale fut de glisser le pain pour maman dans une des jambes de mon pantalon. Hélas, je n'avais pas pensé qu'il y aurait fouille à la sortie de la baraque, ce qui arriva... Le pain fut confisqué, les enfants encore présents placés en demi-cercle devant moi et deux gardiens, pour l'exemple, me giflèrent à tour de rôle et de bras pendant un long, très long, infiniment long moment.

Un demi-siècle plus tard ou plus, je racontai cette mémorable anecdote à des amis, tous anciens enfants juifs cachés réunis un soir autour d'une table tels « d'anciens combattants », quand l'un d'entre eux s'écria, la voix brisée par l'émotion : « Mais, je m'en souviens très bien, j'ai assisté à ça, j'étais là ! » Cet ami de mon âge, aujourd'hui décédé – nous avons fait connaissance vers nos 18 ans – avait aussi été, avec ses parents, enfermé à Rivesaltes, et bien que nous le sussions depuis longtemps, nous n'avions aucun souvenir l'un de l'autre dans le camp et ne parlions jamais de notre internement là-bas. Ses parents et lui ont heureusement réussi à s'échapper du camp et ont survécu tous les trois à la Shoah. Son père, qui était « facteur » car polyglotte, il parlait sept ou huit langues, m'a dit un jour qu'il croyait se souvenir de maman, ce qui, d'après la description qu'il m'en fit, s'avéra exact, mais n'apporta rien que je ne sus déjà.

Après avoir passé près de 18 mois à Rivesaltes, on m'aïda, dans mon souvenir c'était en février 1942, à m'évader. J'allais avoir 9 ans au mois de mai suivant. Selon les archives de Rivesaltes, une autre date est inscrite à ma disparition du camp : sont-elles plus crédibles que mes souvenirs ? Allez savoir ! Comment me suis-je évadé ? J'ai expliqué que ma sœur et son mari n'avaient pas été arrêtés en automne 1940. En 1942, ils habitaient avec leur fille, née en mars 1941, à Caylus, un village du Tarn-et-Garonne. Avec l'OSE et maman, ils mirent à profit le fait que les petits enfants, comme je l'ai dit, pouvaient jouer hors des limites du camp. Ils convinrent qu'un tel jour, maman m'enverrait jouer hors du camp. Je devais simplement veiller que les gardiens ne me voient pas m'éloigner et aller jusqu'à la gare, distante d'un kilomètre, peut-être plus mais pas à une distance excessive pour un enfant, y acheter un billet pour telle gare suivante et y descendre : une « dame blonde » me demanderait si je m'appelais David. Je devrai la suivre : elle me conduirait chez ma sœur. Ainsi fut fait.

J'ignorais ce jour-là que c'était la dernière fois que je voyais maman.

Je ne me souviens même pas si elle m'avait embrassé plus fort ou plus longuement que d'habitude, alors qu'elle se doutait qu'elle ne me verrait plus de longtemps, naturellement sans imaginer son assassinat prochain.

Depuis, elle m'a toujours manqué.

Je n'en ai vraiment eu pleine conscience qu'autour de la cinquantaine...

Je mourrai inconsolable de son absence.

En début de l'année 1942 donc, j'arrivai chez ma sœur, mon beau-frère et ma nièce Martine. Je ne l'avais celle-ci que quelques semaines, l'année précédente, en juillet. À l'époque elle avait quatre mois et, à vrai dire, pour le gamin de huit ans que j'étais, ce bébé ne m'intéressait pas.

Ma sœur m'inscrivit dans l'école du village mais j'y restai peu de temps car nous partîmes très vite vers Ladapeyre, en Creuse. Pourquoi la Creuse ? Parce que c'était un département sans intérêt pour les hitlériens ? Parce que ma sœur et son mari y avaient d'autres ou de meilleurs contacts ? Je l'ignore, en tout état de cause, après 18 mois sans école à Rivesaltes et ensuite transbahuté sans cesse d'une école primaire vers une autre auxquelles je devais chaque fois m'adapter, ne m'a hélas pas vraiment donné le désir d'apprendre. Après quelques mois à Ladapeyre, et sans doute pour éviter une dénonciation toujours possible, nous partîmes vers d'autres villages, tous en Creuse, et finalement pour Marsac ; pour moi, chaque fois, rebelote : nouvelle école, nouveaux condisciples, nouveaux étonnements, nouveaux questionnements : Qui es-tu ? D'où viens-tu ? C'est quoi ton accent ? Etc.

En août 1942, les rafles en zone libre devinrent, pour les Juifs, plus dangereuses et rapprochées. Malgré la sympathie que nous inspirions aux villageois et paysans des fermes environnantes lesquels n'hésitèrent pas, prévenus de l'arrivée imminente des gendarmes, à nous avertir et cacher mon beau-frère, mes aînés estimèrent, après cette dangereuse alerte, qu'il était grand temps de disparaître à jamais des radars des stipendiés de Vichy.

En prévision de ces événements, des contacts avaient été pris avec l'OSE pour que nous, Martine (17 ou 18 mois) et moi (à peine 9 ans), soyons rapidement cachés dans des fermes sûres. Quant à mon beau-frère et ma sœur, ils entrèrent au maquis : le temps de combattre les armes à la main était venu.

Tous deux ont été après la guerre honorés de la médaille d'or de la Ville de Lyon, mon beau-frère, Charles Kupfermunz, lieutenant FTP-MOI, membre du Groupe Carmagnole, commandait en second la libération de Lyon sous le nom de Julien Dunois et les ordres du commandant Roger Landini.

Et nous, les deux enfants ?

Par un beau jour d'août 1942, une déléguée de l'OSE nous conduisit à Lachamp, hameau à deux kilomètres du bourg de Vertolaye, un village d'environ 800 âmes, alors semi-industriel, avec une fabrique de cordes toujours existante, une autre de chapelets, disparue depuis des lustres, et une usine de produits pharmaceutiques, UCLAF, aujourd'hui, après moult achats, ventes et reventes, propriété de Sanofi.

Lachamp comportait en 1942 deux fermes, issues d'une ferme unique divisée à la mort du père entre le fils, Jean Rolhion, dont l'épouse, Eugénie Dousson, choisit de s'occuper de ma nièce, et la sœur, Marie Rolhion, épouse Marius Pillière, à laquelle je fus confié.

Le couple Rolhion avait trois enfants, un fils, Marcel, réquisitionné STO, que je n'ai connu que bien après la guerre et dont le fils, Antoine, fut quelques années durant, maire de Job, et deux filles, Marinette, née en 1922 et Andréa, née en 1925 ou 1926, pour lesquelles ma nièce Martine fut l'ultime poupée.

Le couple Pillière avait quatre enfants, deux fils, Jean, prisonnier de guerre, que je n'ai pas connu et Pierre, lui aussi prisonnier de guerre mais qui avait réussi à s'évader. Il était boucher à Olliergues, chef-lieu du canton. Il y avait aussi deux filles, Virginie, née en 1921 et Germaine, née en 1923.

Ma sœur, née en 1922, se situait en âge entre ces deux filles, ce qui faisait de celles-ci pour moi deux nouvelles grandes sœurs. Elles firent d'immenses efforts pour la remplacer auprès de moi, tout en la croyant ma tante car, pour des raisons que je n'explique pas, je ne pouvais pas dire ni qu'il s'agissait de ma sœur, ni que Martine était ma nièce : à Lachamp elle était ma cousine... Vous ai-je dit qu'outre le voleur que je devins à Rivesaltes, c'est menteur que je fus à Vertolaye : Martine et moi venions d'Alsace où nous étions nés (j'ai dû apprendre et me souvenir du nom d'un vague village) – impossible pour l'administration vichyssoise de vérifier puisque l'Alsace était redevenue allemande – je n'étais pas Juif, je ne venais pas de Belgique, je n'avais ni frère ni sœur, j'étais orphelin.

C'était déjà vrai, mais alors je l'ignorais.

Marius et Marie Pillière m'ont immédiatement considéré comme le petit dernier qu'ils auraient peut-être voulu avoir, et tout en me traitant comme les paysans alentour traitaient leurs propres enfants, je reconnais que j'étais choyé. Avec leurs filles, ils se sont toujours intéressés à mon travail scolaire – j'étais enfin stable à l'école – et, en dehors des travaux que tout gamin de mon âge devait faire à la ferme, surveillaient comme des parents doivent le faire mes allées, venues et fréquentations.

Tonton Marius m'a d'ailleurs sauvé de ce qui aurait pu m'arriver, et est malheureusement aujourd'hui reproché à de nombreux prêtres, en m'interdisant les cours privés de latin que le curé du village voulait me dispenser tout en se montrant « très, trop gentil » envers moi.

Pourquoi ont-ils accepté de m'accueillir et me cacher chez eux alors qu'ils devaient connaître les risques encourus ? Je n'ai pas la réponse : cette question vaut aussi pour les Rolhion qui recueillirent ma nièce. Ce n'était certainement pas pour l'argent, l'OSE disposait de peu de moyens. Ce n'était probablement pas non plus par conviction politique : ils avaient certes des opinions, comme la plupart des paysans catholiques d'avant-guerre, sans doute droite très modérée.

Non, plus j'y réfléchis et plus je suis persuadé que c'étaient de belles et bonnes personnes, comme hélas trop peu de leurs contemporains, simples et dignes, ayant de la morale et une véritable colonne vertébrale, et qui, soutenus par leurs croyance et pratique religieuses, n'acceptaient ni l'intolérance ni l'ignominieuse chasse aux Juifs pratiquée tant par les affidés vichyssois serviles que par leurs maîtres nazis, tout comme les bénévoles d'aujourd'hui qui, en Belgique, en France, dans les autres pays occidentaux, malgré le risque d'amendes impressionnantes, voire d'emprisonnement, heureusement on ne fusille plus en Occident, bravent les ukases des autorités interdisant d'apporter quelque aide que ce soit à ces « migrants » auxquels j'ai fait allusion.

Mon premier combat, celui, en Belgique, de tous les enfants juifs cachés, est de raviver, partout où ils ont été cachés et sauvés, comme je l'ai fait à Vertolaye pour les familles Pillière et Rolhion le 8 mai 2000, le souvenir de l'héroïsme tranquille et de la dignité des « Justes parmi les Nations ».

Je ne sais pas ce qui s'est fait, se fait ou se fera en France, et particulièrement en Auvergne, mais en Belgique, l'association *L'Enfant caché* que j'ai eu un temps l'honneur de présider, remue depuis de nombreuses années ciel et terre pour qu'une stèle gravée des noms des 1 733 « Justes » recensés à ce jour et honorés par Yad Vachem, soit installée au Mémorial de la Déportation, mémorial érigé dans la commune d'Anderlecht, où sont déjà inscrits, sur une stèle, les noms des 24 036 Juifs assassinés déportés de Belgique et, sur une seconde, ceux des 243 résistants juifs lâchement abattus par les nazis, allemands ou belges.

Mon second et pour moi le plus important de mes combats, parce que j'ai été victime de la Shoah et en reste, comme tous les autres anciens enfants juifs cachés, un rare témoin, et regrettant que trop peu nombreux sont les survivants s'engageant dans ce devoir, est de porter témoignage auprès d'enfants et adolescents, dans les écoles, les mouvements de jeunesse, à l'occasion de diverses commémorations, de ce que fut la Shoah, en quoi ce fut une horreur, quel traumatisme j'ai dû surmonter, évacuer, pour devenir l'homme qui s'exprime devant vous aujourd'hui.

Je leur explique la genèse de l'hitlérisme, l'absurdité, l'ancienneté, la persistance de l'antisémitisme, et sans remonter à Haman, grand vizir du roi perse Assuérus, pourquoi le racisme, la xénophobie et toutes les intolérances doivent, en permanence, être combattus. Je mets les jeunes en garde à propos des attaques que subit la démocratie dans laquelle ils vivent. Je les invite à éviter, autant que faire se peut, de nouvelles tragédies en pratiquant la tolérance, l'empathie, la solidarité et la fraternité.

Je les appelle à la vigilance en expliquant que les guerres et massacres actuels, dans des conditions et circonstances nouvelles, qu'elles soient religieuses, économiques, territoriales, et ceux qui les mènent arguant d'autres prétextes et clamant d'autres slogans, ne sont que la répétition de ce qui s'est passé tant au xxe siècle qu'aux siècles précédents.

Chaque fois, je cite des hommes et des femmes connus pour leur antifascisme : Berthold Brecht, Élie Wiesel, Simone Veil, Pablo Neruda, et aussi le proverbe mexicain rappelé ci-avant.

J'aurais dû témoigner hier, dans votre ville, au Centre culturel Jules-Isaac, devant des élèves de collège : la préparation de leurs examens prochains ne l'ont pas permis.

En avril, c'était devant plus de 150 enfants de 11 à 13 ans, élèves de 4 écoles primaires, que j'ai parlé dans la salle du conseil de la Maison Communale d'Anderlecht où ils avaient été réunis.

Il n'y a pas de mois, en Belgique, seulement de temps en temps en France, que je ne sois un « passeur » de mémoire, disant aux jeunes que parce qu'ils m'écoutent ils sont à jamais mes héritiers. Ils pourront, et devront, contester les affirmations mensongères des négationnistes de tout poil, de plus en plus nombreux : ils ont eux, personnellement, vu et entendu un survivant de la Shoah.

Nous sommes en 2019, 20 ans de ce siècle sont derrière nous et le monde ne va pas bien. Les nationalistes avérés, à l'instar des ultra-droitiers, euphémisme de néo-fascistes, de plus en plus nombreux et dangereux, proposent des solutions simplistes aux problèmes complexes, prônent le repli sur soi, l'individualisme égoïste, l'égotisme, le rejet de l'autre. Écoutez Albert Camus : « quand une démocratie est malade, le fascisme vient à son chevet, mais pas pour prendre de ses nouvelles ».

Malgré le nombre de remparts bâtis, heureusement de plus en plus de ponts existent ou se construisent entre les peuples et nations d'Europe et du monde. Pour les étudiants, notre élite de demain, Erasmus est un outil extraordinaire de rapprochement et de connaissance de l'autre, tout comme le sont les voyages qui, grâce à leurs coûts très bas, permettant l'éloignement du clocher, occasion pour notre jeunesse de rencontrer l'étranger, d'apprendre à le connaître, le comprendre, le respecter.

Aussi suis-je persuadé que mes petits et arrière-petits-enfants, qui connaîtront et paieront leur dû aux divers désordres économiques, climatiques, territoriaux à venir, auront in fine une plus belle vie que celle qui fut la mienne.

Suis-je optimiste ou pessimiste ? Tout est question de point de vue.

Oui, je suis pessimiste dans la mesure où je constate que dans de nombreux pays, le mien et les voisins, nombre d'électeurs, et surtout le personnel politique qu'ils élisent, sont à ce point hermétiques aux leçons du passé. Comme le rappelait feu votre ancien président, le général de Gaulle, « un peuple qui ignore les leçons du passé est amené à les revivre ».

Oui, je suis pessimiste car j'ai assisté, impuissant, à l'horreur du génocide rwandais, 50 ans à peine après la Shoah, aux massacres tout récents du Darfour et j'assiste à ceux, actuels, de la Syrie, du Yémen, malgré l'injonction mille et mille fois répétée à l'envi depuis des décennies de « plus jamais ça ! ».

A contrario, oui, je suis optimiste parce que notre jeunesse, grâce aux moyens des communications modernes, est immédiatement informée, et révoltée, par les massacres, les guerres, la destruction de leur environnement.

Oui, je suis optimiste parce que la jeune génération, grâce à une meilleure éducation, est plus instruite que ne l'étaient la mienne et celle qui me suit. Elle détecte vite l'intox, ignore davantage les faux prophètes, est mieux armée pour rejeter les idéologies mortifères.

Oui, je suis optimiste parce que, quoi que l'on en pense, des garde-fous se dressent, une intelligentsia renaît, à l'instar de celle, héritière du siècle des Lumières, qui naquit au xixe siècle, vécut de part et d'autre des frontières européennes jusqu'en 1914 et se fracassa sur la première guerre mondiale.

L'entre-deux-guerres, qui vit le surgissement des dictatures de Mussolini, Hitler, Franco, confortées par le lâche aveuglement des dirigeants de deux des plus importantes et authentiques démocraties occidentales,

ne permit malheureusement pas de relever une culture qui aurait prémuni l'Europe contre les va-t-en-guerre.

Permettez-moi de faire ici, bien que cela sorte du cadre strict de ce colloque, un très court rappel historique : en octobre 1931, au cours d'un meeting, Herman Goering prophétisa « Nous prendrons le pouvoir par des élections libres et démocratiques et, quand nous l'aurons, nous en ferons ce que nous voudrons. » Les nazis sortirent vainqueurs des élections de janvier 1933 avec seulement 32 % des voix...

En Italie aujourd'hui, la droite extrême en a récolté 34%, en Hongrie une autre en a obtenu plus de 53%, dans mon pays, en région flamande, les voix des néo-fascistes additionnées à celle de l'extrême droite s'étagent à plus de 43 %, j'arrête l'énumération pour ne pas pleurer mais je vous supplie tous de garder à l'esprit la prophétie de Goering si vous ne voulez pas revivre de nouveaux malheurs, de nouveaux génocides !

Oui je suis optimiste bien que, comme le fit l'écrivaine Lydia Jorge au cours d'une interview récente sur *France Inter*, je pose aussi la même question, madame Jorge la formulant mieux que je ne saurais le faire, je cite : « pourquoi les continuateurs de ceux qui, au cours des siècles, créèrent culture, science et beauté, de Socrate à Hubert Reeves, en passant par Avicenne, Maïmonide, da Vinci, More, Pascal, Newton, Bach, Einstein, ne peuvent-ils créer les bonheur et paix à laquelle l'humanité aspire ? ».

Cette réserve étant faite, j'ai une confiance absolue en notre extraordinaire intelligentsia, surgie des ruines de 1945, constituée de scientifiques et médecins de toutes disciplines, d'architectes, peintres, historiens, écrivains, philosophes. Elle rebâtira, j'en ai la conviction profonde, pierre par pierre, culture, science et beauté transnationales en Europe et dans le monde, grâce auxquelles régnera un jour qu'hélas je ne connaîtrai pas, la paix entre les nations et les hommes.

Je termine sur cette espérance, qui, soyez-en persuadés, n'est pas dans mon esprit une vague utopie.

Mais avant de rendre la parole, je vous fais part de mon nouvel enthousiasme.

De récentes élections régionales, et la méga élection du 26 mai dernier, malgré, ici ou là, la poussée de forces obscurantistes et xénophobes, notamment dans mon pays, l'ensemble des partis démocratiques a néanmoins pu conserver en Europe une majorité confortable et en sièges et en nombre de voix : c'est d'excellent augure pour notre avenir commun.

Cet enthousiasme est néanmoins subordonné à l'entente des partis démocratiques...